

JEANNE DE FLANDRE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Fontan et Victor Serbin,

PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 9 MAI 1835.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

JOIN, comte de Flandre. M. ST-ERNEST.
JEANNE, sa fille aînée, com-
tesse de Flandre. M^{me} DARCET.
GUERITE, sa fille cadette. M^{lle} MATHILDE.
RAOUL DE NAULÉON,
ant de Jeanne, chevalier
nand. M. MONTIGNY.
RE DE LACY, sutre
valier flamand. M. CULLIER.
IS VIII, roi de France. M. ÉMILE.
G, valet spadassin de Jeanne.
HUBERT DE COURTRAY,
valier flamand. M. CONSTANT.
CHEVALIER RUYSDALE, su-
chevalier flamand. M. BARBIER.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BARON D'HÉNIN. M. LÉON.
L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS. M. LÉOPOLD.
LE CARDINAL ROMAIN. M. LAPLAINE.
UN HÉRAUT D'ARMES. M. COQLAUT.
UN OFFICIER de Louis VIII. M. ALFRED.
UN OFFICIER de Jeanne. M. GUILLOT.
LE CONDELIER. M. PALATS.
LE TOURMENTEUR. M. LOUIS.
SEIGNEURS DE LA COUR DE FLANDRE.
SEIGNEURS DE LA COUR DE LOUIS VIII.
CHEVALIERS FRANÇAIS ET FLAMANDS.
HOMMES D'ARMES FRANÇAIS ET FLAMANDS.
FEMMES DES PRINCESSES JEANNE ET MARCOURITE.
SOLDATS.
PEUPLE.

scène se passe à Lille aux premier, troisième et quatrième actes; au second, elle est à Péronne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la grande salle du palais de la comtesse Jeanne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARON D'HÉNIN, LE CHEVALIER
RUYSDALE, SEIGNEURS.

RUYSDALE. Allons, messires, attendons
qu'il plaise à notre gracieuse souve-
ne, la comtesse Jeanne, de nous per-
mettre de lui faire notre cour.

D'HÉNIN, *souriant*. Notre gracieuse sou-
veraine!... Vous êtes flatteur, chevalier...

RUYSDALE. Eh! qui ne serait pas de
mon avis, baron? n'est-ce pas une gra-
cieuse femme que celle qui n'a que des
sourires pour tous les nobles gentilshom-
mes qui lui offrent leurs hommages, qui
donne ses jours et ses nuits aux plaisirs,
qui s'endort au sein de l'orgie et des vo-
luptés, et qui se réveille en rêvant pour le
soir de voluptés et d'orgies?... Sur ma
parole, je romprais vingt lances en son
honneur!

4587

SCENE II.

LES MÊMES, SIRE HUBERT.

HUBERT, *qui a entendu les derniers mots.*
Et moi, si j'étais juge du camp, je déclarerais indigne du titre de chevalier celui qui souillerait ainsi son blason.

TOUS, *riant.* Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...

HUBERT. Qui ose rire de sire Hubert de Courtray?

RUYSDALE, *lui prenant la main et riant toujours.* Moi, loyal Hubert; moi, le chevalier Arthur de Ruysdale, qui viens de prononcer les paroles qui vous ont causé une si violente colère; moi, qui n'ai pas besoin de vous jurer que je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit.

D'HÉNIN, *riant aussi.* Ah! sire Hubert, vous devez des excuses à Ruysdale pour l'avoir si mal jugé.

HUBERT. C'est juste... j'aurais dû penser qu'il n'y a pas dans la Flandre entière une seule voix qui défende la coupable Jeanne; elle n'a d'appui que parmi les soldats mercenaires du roi de France, qui la protègent contre nous.

RUYSDALE. Vous oubliez son favori, ce damné de Mauléon, que j'ai souvent pris pour Satan en personne, caché sous une armure de chevalier.

HUBERT. L'infâme!... misérable aventurier qui a réchauffé ses membres nus à notre foyer domestique, et qui a incendié nos villes avec le feu qui l'avait animé; mendiant, à qui nous avons donné un toit et du pain, et qui nous a payé par la proscription et la famine... Oh! messires, la coupe de la honte est pleine, elle déborde. Le crime marche audacieusement; Mauléon et sa complice se sont lassés de seindre. Aux saturnales secrètes ont succédé les saturnales à la face du ciel... L'adultère se cachait dans l'ombre, il se montre maintenant à qui veut le voir, il s'avoue, il se vante, il pousse ses horribles cris de joie sur la tombe à peine fermée du mari de Jeanne. Regardez autour de vous: l'or, la sueur, le sang du peuple s'épuisent pour satisfaire la haine, la vengeance et l'avidité... Au moindre murmure, les cachots s'ouvrent, l'échafaud se dresse: voilà la Flandre, messires; vous qui l'avez connue alors que régnait l'illustre comte Baudouin, dites, oh! dites... la reconnaissez-vous?

RUYSDALE. Oui, oui, vous avez raison,

sire Hubert; nous avons tout perdu en perdant le comte Baudouin.

D'HÉNIN. C'était un maître doux et bon; trop faible peut-être pour ses enfants, surtout pour l'impudique Jeanne.

HUBERT, *avec émotion.* Quelle serait sa douleur s'il vivait, lui qui n'avait qu'un vœu... le bonheur et la gloire de la Flandre!...

RUYSDALE, *qui est allé au fond, revenant avec mystère.* Je vous engage, messires, à choisir un autre sujet de conversation... Quelqu'un vient par cette galerie...

HUBERT, *regardant.* C'est la jeune Marguerite, la sœur de Jeanne, qui va partir pour aller rejoindre son tuteur, le comte de Namur... Pauvre et innocente orpheline, le souffle du vice n'a pu ternir la candeur naïve de son âme... Voyez, messires, quel calme heureux répandu sur tous ses traits!

Les seigneurs ouvrent leurs rangs et se placent de chaque côté de la porte pour laisser passer Marguerite: ils s'inclinent dès qu'elle entre.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE, DEUX DE SES FEMMES.

Marguerite a un livre d'heures à la main.

MARGUERITE, *saluant.* Salut, sires chevaliers! (*À l'ant à sire Hubert.*) Ah! c'est vous, mon respectable ami!... j'ai bien envie de vous gronder; voilà long-temps que vous n'êtes venu voir votre Marguerite. Si le hasard ne m'avait fait vous rencontrer ici, j'aurais quitté Lille sans recevoir vos adieux.

HUBERT. Ma noble damoiselle, combien cette marque de souvenir est précieuse pour le vieux Hubert!

MARGUERITE. Mon reproche s'adresse à vous aussi, sires chevaliers: il semble qu'il n'y ait au palais que ma sœur Jeanne; on ne vous y rencontre que les jours d'audience solennelle (*souriant*), et je n'assiste point aux audiences solennelles, moi!

RUYSDALE. C'est que l'entrée du palais ne nous est permise que ces jours-là.

MARGUERITE. Ah! oui, je sais; ma sœur Jeanne est la maîtresse en Flandre, et elle ne veut pas que Marguerite parle de son père avec ceux qui l'ont servi autrefois... Heureusement on ne m'a pas encore défendu de prier Dieu pour lui.

Elle cache son visage dans ses mains.

HUBERT, *lui prenant la main.* Vous pleurez, noble damoiselle!...

MARGUERITE. Pardon, mon ami, pardon... je sors de la chapelle du palais; depuis ce matin j'y suis restée agenouillée, invoquant le ciel pour le repos de l'âme de celui qui m'aimait tant! Oh! sire Hubert, que mes réflexions ont été pénibles et douces à la fois!... il y a aujourd'hui quinze années, oui, quinze années, que mon père a quitté la Flandre pour se vouer à la sainte cause du ciel. Je n'ai point oublié cela, moi.

HUBERT, ému. Pauvre enfant!

MARGUERITE. Mais je ne songe pas que ma suite n'attend plus que moi pour partir... et j'espère d'ici mon beau palefroi qui hennit d'impatience. Que Dieu vous garde, messires; pensez quelquefois pendant son absence à la triste Marguerite.

HUBERT. Oh! nous nous en souviendrons toujours... Mais cette absence qui nous afflige ne sera sans doute pas longue, damoiselle?

MARGUERITE, avec résignation. J'ignore quand il plaira à ma sœur Jeanne de me rappeler.

HUBERT. Que tous les saints veillent sur vous, noble fille du comte Baudoin!... vos serviteurs intercéderont auprès d'eux pour qu'ils vous ramènent bientôt.

MARGUERITE. Merci, sire Hubert.... merci.

Elle lui donne sa main à baiser, et salue de nouveau les chevaliers. Ses deux femmes, qui étaient allées en avant, à la porte du fond, sortent, et Marguerite les suit.

SCENE IV.

SIRE HUBERT, LE CHEVALIER RUYSDALE, LE BARON D'HENIN, SEIGNEURS.

HUBERT, allant à la fenêtre. Voilà notre jeune Marguerite qui monte sur son palefroi... sa suite se range autour d'elle... elle donne le signal du départ... ah! elle nous adresse un dernier adieu... (*Tous s'approchent; Hubert solue de la main.*) Elle se dirige du côté de la porte de Lille... Je ne la vois plus. (*Après une pause.*) Mais quelle foule immense de l'autre côté... là! regardez, messires... la garde française repousse les Flamands (*On entend des cris.*) Entendez-vous, on crie : Vive Baudoin!... Ah! Mauléon entre au palais... Qu'y a-t-il donc?...
Il quitte la fenêtre et remonte la scène avec les autres seigneurs.

SCENE V.

LES MÊMES, RAOUL DE MAULÉON.

À ce moment où il entre, tous se retirent en groupe sans le saluer.

RAOUL. Messieurs, la comtesse Jeanne désire être seule avec moi, en ces lieux... Restez dans la salle voisine; si elle a besoin de vous, on vous rappellera. (*Tous sortent en saluant Jeanne, qui rentre dans son appartement. Seul.*) Je l'ai laissée encore tout émue de l'événement qui vient de se passer. (*Il s'approche du fond.*) Mais les cris redoublent... ce peuple factieux aurait-il forcé la garde?

Il porte la main à son épée. Jeanne entre vivement.

SCENE VI.

RAOUL, JEANNE.

JEANNE, allant à la fenêtre. Hurle, tigre aux mille têtes!... Oh! que ne puis-je les écraser toutes! (*A Raoul.*) Conçois-tu, Raoul, une pareille audace?... Tu les as vus, ils m'ont poursuivie, accablée d'outrages... et quand ma fidèle garde française a cherché à les repousser en criant : Place à la comtesse Jeanne! ils ont répondu : Il n'y a pas de comtesse Jeanne! il n'y a que le comte Baudoin qui va revenir!... nous ne voulons plus obéir à une femme!... Ils l'ont dit, Raoul... ils l'ont dit!...

RAOUL. Que t'importe?

JEANNE. Oh! je me vengerai!

RAOUL. Eh! ne voilà-t-il pas dix ans que tu te venges, puisque voilà dix ans que tu règnes?

JEANNE. Les clameurs cessent... je n'entends plus rien.

RAOUL. Demain elles recommenceront.

JEANNE. Demain... toujours!...

RAOUL. Toujours... Mais laissons cette foule insolente s'épuiser en vaines imprécations... Je t'ai demandé un entretien secret, Jeanne; assieds-toi, et écoute.

JEANNE. Je t'éconterai bien debout.

RAOUL. Jeanne, l'instant est arrivé de tenir les promesses que tu m'as faites.

JEANNE. Je les ai tenues; je t'avais promis la riche baronnie de Tournay.

RAOUL. Et je suis baron de Tournay, n'est-ce pas? c'est juste.

JEANNE. Je t'avais promis de t'élever à la cour de Flandre, toi, simple étranger et proscrit, plus haut qu'aucun noble seigneur de ce comté...

RAOUL. Et je suis le premier à la cour de Flandre... c'est juste encore.

JEANNE. Je t'avais promis des richesses, des palais, que sais-je?

RAOUL. Et j'ai des richesses et des palais!... Mais j'ai payé tout cela au-delà de sa valeur, et il me faut autre chose que cela, Jeanne.

JEANNE, avec fierté. Que te faut-il donc?

RAOUL. Oh! ne me regarde pas ainsi; mon front ne se courbera pas devant le tien. Tu m'as rappelé les bienfaits que je te dois, je vais te rappeler à mon tour les services que je t'ai rendus: compte tes crimes, et tu compteras mes services. Te souviens-tu de ce jour où la noblesse de Flandre se souleva contre toi, de ce jour où tant de sang coula, versé par le glaive, où tant de têtes tombèrent sur l'échafaud? Qui répandit ce sang? qui dressa l'échafaud?... moi!... Te souviens-tu aussi de ton époux, le duc de Rouez?... Tu frémis, Jeanne!... un sombre cachot s'est ouvert pour lui, lorsque naquit la fatale passion que tu m'as inspirée... Oh! comme dans nos confidences mystérieuses d'amour, nos vœux impatients devançaient l'avenir! cet avenir qui te rendrait ta liberté... Mon Raoul, me disais-tu, s'il mourait... Il est mort!

JEANNE. Je crois te comprendre...

RAOUL. Il est mort!... Oh! il me semble l'entendre me demander grâce à genoux, en joignant ses deux mains qui s'attachaient à moi; il me semble le voir se débattre sous mon bras qui le tenait à terre, me supplier avec des larmes de le laisser vivre, ignoré, obscur, au fond de sa prison. Trois fois le poignard que tu m'avais remis s'est plongé dans son sein, Jeanne! trois fois je l'en ai retiré en prononçant ton nom!... Et parce que la noble comtesse de Flandre m'a jeté de l'or et des honneurs, parce qu'elle m'a fait le premier de sa cour, parce qu'elle m'a créé, moi, l'aventurier de France, baron de Tournay, la noble comtesse de Flandre pense être quitte envers moi!... Non, non! on n'achète pas le meurtre à si bon marché... Jeanne, ce que tu m'as donné ne me paie pas un seul remords.

JEANNE, avec force. Mais qu'exiges-tu enfin?

RAOUL. La couronne de comte de Flandre et toi!

JEANNE. Jamais!

RAOUL. Jamais!... songes-y, Jeanne... tu te perds...

JEANNE. La Flandre entière briserait l'autel qui recevrait nos sermens et le trône où je te ferais asseoir...

RAOUL. La Flandre entière ne veut plus être gouvernée par une femme... Le peuple te l'a dit tout-à-l'heure.

JEANNE, avec colère et mépris. Mais il n'a pas dit qu'il voulût être gouverné par toi...

RAOUL. Ainsi tu refuses?

JEANNE. Oui.

RAOUL, avec exaltation. Eh bien, je te remercie... Je puis rompre le pacte infernal qui nous liait, je puis espérer mon pardon du ciel... Oui, oui, je l'obtiendrai; car les crimes que j'ai commis, je ne les ai commis que pour toi; car le sang dont je suis souillé, je ne l'ai versé que pour toi. Je t'aimais; mais je ne savais pas alors qu'en t'aimant il fallût étouffer tous les sentimens de la nature, se couvrir le cœur d'une armure d'airain, tu me l'as appris... A toi, maintenant, à toi le fardeau d'ignominie et de trahison que nous avons porté ensemble!... Ne cherches plus, comtesse Jeanne, un complice dans Mauléon, et prenez garde de trouver un jour en lui un bourreau!

JEANNE. Vos menaces ne m'effraient pas, chevalier de Mauléon; mais vos remords m'attendrissent... Dans quel saint couvent désirez-vous que nous vous envoyions faire pénitence?

RAOUL, avec colère. Jeanne!...

JEANNE. Le vieil Yvon, ce sorcier habile, qui consulte les astres pour vous, vous a-t-il prédit quelques malheurs?

RAOUL, la main sur son poignard. Jeanne!

JEANNE. On peut être la grâce d'en-haut a-t-elle touché votre cœur? Soit donc!... repentez-vous! mais il est bien tard pour se repentir... (Ici on entend un grand bruit et comme une discussion avec les gardes, Jeanne va au fond avec anxiété.) Qu'est-ce cela?

SCENE VII.

LES MÊMES, SIR HUBERT.

HUBERT, avec agitation. Ah! madame... pardon, si j'entre ainsi, sans que votre ordre m'appelle... mais la nouvelle importante que j'ai à vous annoncer...

JEANNE. Quelle nouvelle, sire Hubert?

HUBERT. Mon émotion, mes larmes, ne vous le disent-ils pas assez, madame? Notre illustre comte Baudoin, votre père...

JEANNE. Eh bien!

HUBERT. Il vit! il nous est rendu : le bruit de sa mort répandu depuis quinze ans était faux. Prisonnier de Joannice, roi des Bulgares, il vient enfin, après de cruelles souffrances, de recouvrer sa liberté.

JEANNE. Mensonge! vous avez perdu la raison, sire Hubert!

HUBERT. Et ceux qui l'ont vu, qui lui ont parlé, ont-ils aussi perdu la raison, madame?

JEANNE. Ceux qui l'ont vu... où?

HUBERT. Au port d'Ostende, où la tempête l'a jeté.

JEANNE, *ironiquement*. Et qui sont-ils ceux-là, qui offrent de porter témoignage que le comte Baudoin existe encore?

HUBERT. Deux chevaliers de la cour de France qui ont traversé Lille, il n'y a qu'un instant, et qui allaient en informer de sa part sa majesté Louis VIII. Votre père, madame, s'était embarqué sur un navire de Calamata. Près de toucher les côtes d'Ostende, une horrible tempête l'a assailli, et Dieu a permis qu'il se sauvât seul. Oh! Dieu ne pouvait pas abandonner celui qui a versé tant de sang pour sa cause.

JEANNE, *souriant*. Sur mon ame, sire Hubert, voilà une histoire admirablement bien arrangée, rien n'y manque; mais je vous avertis que si quelqu'un est assez crédule en Flandre pour y ajouter foi, ce n'est pas la comtesse Jeanne, souvenez-vous de ces paroles.

HUBERT. La France y ajoutera plus de foi peut-être que la comtesse Jeanne; et je connais de vaillans seigneurs qui n'ont pas oublié leurs sermens de fidélité à leur maître.

JEANNE, *faisant un pas et s'arrêtant devant lui*. Dites en mon nom à ces vaillans seigneurs que je n'ai pas oublié non plus que je suis souveraine de la Flandre et que je sais faire respecter mes droits; dites-leur cela, sire Hubert.

Elle lui ordonne par un geste de sortir. Il sort.

SCENE VIII.

JEANNE, RAOUL.

JEANNE. Eh bien! Raoul, que penses-tu de ce bruit étrange? Y crois-tu? Tu gardes le silence; mais parle donc, parle donc.

RAOUL. Je n'ai plus de conseils à te donner.

JEANNE, *s'éloignant de Raoul, et à elle-même*. Oh! non, non, c'est encore un complot de mes ennemis: ils espèrent soulever le peuple contre moi, en le flattant du retour de mon père.

RAOUL, *ironiquement*. Est-ce que tu régles d'avance le compte de sang que tu auras à rendre au vieillard?

JEANNE. Je songe au danger que nous courons, si ce qu'a dit sire Hubert est vrai.

RAOUL. Ah! tu as peur maintenant!

JEANNE. Peur? tu verras, Raoul.

RAOUL. Tes traits égarés trahissent l'émotion que tu cherches à me cacher en vain. Il te semble que ton père est là, qu'il t'interroge, qu'il te demande ce que tu as fait de ton mari, ce que tu as fait de sa couronne: tu trembles de répondre à ton juge irrité, et ta conscience se réveille.

JEANNE. Qu'importe, si ma volonté parle là, toujours là?

RAOUL. Tu ne conserverais pas cette assurance si le comte Baudoin était devant toi!

JEANNE, *avec colère*. Le comte Baudoin est mort! et d'ailleurs qui le soutiendrait?

RAOUL. La Flandre qui l'aime et qui nous abhorre.

JEANNE. Est-ce qu'ils oseront?

RAOUL. Ces nobles seigneurs de ta cour, qui reconnaîtront leur ancien maître.

JEANNE. Si je ne le reconnais pas, moi.

RAOUL. Qui te crieront: Voilà ton père!

JEANNE. Et si je leur crie à mon tour: Ce n'est pas mon père!

RAOUL. Tu le ferais?

JEANNE. Je ne sais.

RAOUL, *s'approchant d'elle*. Mais si je te démentais, moi; moi, qui me rappelle les traits du comte Baudoin, moi qu'il a accueilli, pauvre et proscrit en Flandre, moi, ton complice, Jeanne? Si je disais à ces seigneurs et à ce peuple que tu veux tromper: Cette fille criminelle se parjure: car ce vieillard est bien son père, c'est bien notre juge à tous deux.

JEANNE. Oh! tu ne dirais pas cela?

RAOUL. Je le dirais: que me fait à moi, à présent, que ce soit Jeanne ou Baudoin qui règne sur le comté de Flandre?

JEANNE, *après avoir regardé Raoul. C'est vrai! (Se promenant avec agitation et se parlant.)* Il faut d'abord que j'éclaircisse mes doutes; ensuite, puisque messires les chevaliers veulent un comte de Flandre, eh bien! ils en auront un.

Elle siffle. Burg paraît.

SCENE IX.

LES MÊMES, BURG.

JEANNE. Burg, tu m'es dévoué.

BURG. Commandez, ma noble souveraine, Burg obéira.

JEANNE. Oui, oui, tu obéis, toi, tu obéis sans murmure : prends dix archers de ma garde française, et pars à l'instant pour Osteude, tu trouveras là un homme qui prétend être le comte Baudoin ; tu l'empareras de lui de gré ou de force, sans attenter à sa vie cependant, et tu l'amèneras ici, dans ce palais, en le cachant à tous les yeux ; va. (*Le rappelant.*) Ah ! prévient nos seigneurs qui attendent que la comtesse Jeanne les mande à l'instant. Vous, sire Raoul de Mauléon, à ma droite ! c'est votre place.

Burg sort.

RAOUL. Que veut-elle faire ?

Il passe à sa droite.

SCENE X.

JEANNE, RAOUL, SIRE HUBERT, LE CHEVALIER DE RUYSDALE, LE BARON D'HÉNIN, SEIGNEURS FLAMANDS et FRANÇAIS.

JEANNE. Soyez les bien-venus, messieurs ! je vous ai fait appeler auprès de moi pour vous communiquer la résolution importante que depuis long-temps j'avais prise : prêtez-moi toute votre attention.

RUYSDALE, *bas à sire Hubert.* Elle va nous parler du retour de son père.

D'HÉNIN, *de même.* Et remettre le pouvoir entre ses mains sans doute.

JEANNE. Voici dix ans bientôt que, par le droit que je tiens de Dieu, je suis souveraine des comtés de Flandre et de Hainaut. J'ai gouverné selon les lois humaines et célestes que les peuples confiés à ma garde. Le sceptre, vous tous ici vous pouvez l'attester, n'a pas été lourd pour mes mains. Je n'ai jamais voulu déposer la moitié de ce glorieux fardeau entre celles d'un autre. J'étais trop fière de le supporter seule. Messieurs, aujourd'hui ma résolution est changée. (*Mouvement.*) Jeanne, comtesse de Flandre, va vous donner un maître et prendre un époux. (*S'adressant à un héraut d'armes.*) Seigneurs de Wattignies, noble héraut d'armes, approchez, et proclamez à haute voix époux de Jeanne

et comte de Flandre le sire Raoul de Mauléon.

Murmures violents.

HUBERT. Jamais ! jamais !

TOUS. Non ! non !

RUYSDALE. Nous ne souffrirons pas cette infamie !

JEANNE, *vivement.* Quel est l'imprudent qui veut que sa tête tombe ?

SCENE XI.

LES MÊMES, UN OFFICIER ; puis UN PÈLERIN.

L'OFFICIER. Madame, un pèlerin qui est entré malgré vos gardes veut pénétrer jusqu'à vous.

Avant que Jeanne ait pu répondre, le pèlerin s'est avancé et s'est placé devant elle, mais à quelque distance.

LE PÈLERIN. Salut à la noble fille du comte Baudoin !

RAOUL. Dis à la comtesse Jeanne.

LE PÈLERIN. Sire chevalier, si madame ne m'a point repris, c'est que, sans doute, ce que j'ai dit est bien dit.

RAOUL. Tu es hardi, vieillard !

LE PÈLERIN. On l'est toujours quand on a la justice avec soi.

JEANNE, *l'interrompant.* Pèlerin, tu as demandé à nous voir ?

LE PÈLERIN. Oui, madame.

JEANNE. Que nous veux-tu ?

LE PÈLERIN. Vous parler de votre père !

Se levant.

JEANNE. Mon père est mort.

LE PÈLERIN. Non, le comte Baudoin n'est pas mort. (*Agitation.*) J'en jure par mon ame et mon salut éternel ! (*Bas.*) Mais pourquoi pâlis-tu, Jeanne ?

JEANNE, *à part.* Ces traits sont bien les siens ! c'est lui ! (*Haut.*) Où donc est-il, vieillard ?

LE PÈLERIN. Où il est ! cette question, est-ce la crainte ou l'empressement qui la dicte ? Où il est ? oh ! tu le sais, Jeanne, car tu viens de me reconnaître, déclare à ces loyaux seigneurs, comme je le leur déclare moi-même, que je suis le comte Baudoin !

TOUS LES SEIGNEURS, *criant.* Vive le comte Baudoin.

BAUDOIN, *s'avançant vers Jeanne.* Que tout soit oublié, Jeanne ! c'est ton père qui vient à toi.

Il va pour l'embrasser.

JEANNE, *le repoussant*. Toi, mon père ? tu mens !

BAUDOIN. Elle me repousse, ma fille ! on me l'avait prédit ! une fille qui ose dire au vicillard à cheveux blancs : Tu mens ! Avoir passé quinze années de la servitude la plus affreuse, n'avoir eu qu'un espoir, qu'un désir, celui de revoir ses enfans, et maintenant être méconnu d'eux.

Il se couvre la figure de ses mains.

RAOUL, *se levant*. Imposteur !

BAUDOIN. Chevalier de Mauléon, ton règne de honte et de crimes est fini ! (*S'approchant de lui et parlant plus bas.*) Règne d'adultère et de sang ! (*Haut.*) Tu ne le sais que trop, toi, que je n'ai pas menti ! tiens, me reconnaitras-tu mieux sous cet habit que sous l'autre ? (*Il ôte son habit de pèlerin et paraît sous celui de croisé.*) Chevaliers, c'est avec cet habit que je vous ai conduits à la victoire, que nous avons fait la conquête de Constantinople.

TOUS LES SEIGNEURS. Vive le comte Baudoin !

BAUDOIN. Au nom de Dieu qui m'a ramené parmi vous, je suis le comte Baudoin, celui qui fut empereur d'Orient.

JEANNE, *d'un ton ému par la rage*. Que ce soit donc la force qui décide entre nous !

TOUS. Oui, la force.

Les seigneurs flamands tirent leurs épées. La garde française de Jeanne fait de même.

BAUDOIN, *se jetant au milieu*. Arrêtez ! arrêtez ! ne versez pas pour une cause un sang qui n'appartient qu'au pays : laissez-moi tenter un dernier effort sur elle. (*S'approchant de Jeanne.*) Jeanne, n'étouffe pas au fond de ton cœur le cri de la nature qui te parle ! au nom de ces larmes

qui mouillent tes mains, au nom de ta part de bonheur dans l'autre vie, Jeanne, ne méconnais pas ton père ! Tu te tais ! tu détournes les yeux ! ah ! je n'ai plus qu'à mourir !

RAOUL, *aux seigneurs*. Moi, chevalier de Mauléon, j'affirme que le prétendu comte Baudoin est un traître et un félon. (*Mouvement des seigneurs.*) Écoutez-moi tous, seigneurs de Flandre, si madame la comtesse Jeanne y consent. Que le roi Louis VIII, séant en cour suprême de justice à Péronne, soit l'arbitre de cette prétention insolente. Seigneurs de Flandre, acceptez-vous le jugement du roi Louis VIII ?

SIRE HUBERT. Ah ! seigneur comte, refusez : c'est un piège que l'on vous tend ! Le roi Louis VIII est votre suzerain, il est vrai. C'est lui qui vous a confirmé l'investiture du comté de Flandre, vous lui devez foi et hommage. Mais le roi Louis VIII est le protecteur de Jeanne. Oh ! refusez ! refusez !

BAUDOIN. Pourquoi Baudoin, messeigneurs, craindrait-il la justice du roi de France ? je ne ferai pas cette insulte à mon suzerain ; Jeanne, c'est moi qui vous cite au tribunal de Louis VIII, y comparaitrez-vous ?

JEANNE. Oni.

BAUDOIN. A Péronne donc, messeigneurs.

JEANNE. A Péronne !

BAUDOIN, *l'entraînant et la saisissant par le bras, à voix basse*. Nous nous retrouvons là tous deux !

JEANNE, *de même*. Je t'attends !

TOUS. A Péronne !

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe à Péronne. Le théâtre représente une grande tente richement décorée ; à la gauche des spectateurs, Louis VIII, roi de France, assis sur son trône et entouré des seigneurs de sa cour ; à sa droite, le cardinal de Saint-Ange ; à sa gauche, l'évêque de Beauvais, accusateur. Vis-à-vis du roi, Jeanne, Raoul et peu de seigneurs flamands.... Devant le trône, debout et déconvent, le vieux comte Baudoin ; derrière lui, des seigneurs et des chevaliers ; tout autour, des soldats. Jusqu'à la scène du combat, les rideaux du fond restent fermés. Autour de la tente, les armes de France ; derrière le roi, un grand crucifix.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS VIII, LE CARDINAL, L'ÉVÊQUE, JEANNE, RAOUL, BAUDOIN, SEIGNEURS ET CHEVALIERS FRANÇAIS ET FLAMANDS ; HOMMES D'ARMES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

BAUDOIN, debout, les yeux et la main droite levés vers le ciel. Devant vous, hommes qui me jugez, et devant Dieu qui nous jugera tous, je le jure, je suis Baudoin, comte de Flandre, que les suffrages réunis des Francs et des Vénitiens ont porté, il y a quinze ans, sur le trône de Constantinople, le seizième jour de mai de l'an 1210.

Murmures dans l'assemblée. Mouvement de colère de Jeanne.

LOUIS. Peuple !... en nous soumettant à la justice qui est la règle immuable de notre conduite, nous allons, après avoir imploré le secours de l'esprit de Dieu, tenter de déchirer le voile qui couvre la vérité... (S'adressant à Baudoin.) Prétendu comte Baudoin, trois questions vont vous être adressées sur la vie de celui dont on vous accuse d'usurper le nom : si vous répondez à toutes les trois, Dieu aura fait aiosi connaître vos droits, et nous nous soumettrons sans hésiter à sa volonté puissante, sinon, vous subirez le châtimement réservé aux fourbes et aux imposteurs.

BAUDOIN. Sire, j'attends...

LOUIS. Répondez sur-le-champ : où et quand avez-vous fait hommage et féauté au roi Philippe, notre père !...

BAUDOIN. A Reims, le jour de son sacre !... quand, en récompense de mes services, il me fit prendre rang parmi les sept pairs du royaume, vous étiez là, sire, car en me relevant le roi votre auguste père, vous dit : Mon fils, voici un brave !...

LOUIS. C'est vrai. (Murmures d'approbation parmi les seigneurs.) En quel lieu et de qui avez-vous reçu l'ordre de chevalerie ?

BAUDOIN. Du même Philippe, mon au-

guste souverain, la deuxième année de son sacre, dans sa bonne ville de Paris... Souvenez-vous-en, sire : enfant encore, après l'accolade de votre père, vous me pressâtes les mains en me disant d'une voix jeune et courageuse : Ces mains-là m'armeront un jour chevalier.

LOUIS. Je me le rappelle. (Murmures plus vifs.) A quel jour partîtes-vous pour la croisade ?

Baudoin reste muet et cherche à se rappeler. Stupeur dans l'assemblée. Mouvement de la cour.

L'ÉVÊQUE. Vous ne pouvez répondre ?

BAUDOIN. Est-il étonnant, messeigneurs, qu'après avoir gémi quinze ans dans un cachot et enduré les supplices des barbares, un fait d'aussi peu d'importance soit sorti de ma mémoire ? (Moment de silence et d'abattement. Puis, relevant la tête.) Je suis le comte Baudoin, je vous le répète, et il n'y a que Dieu qui sache que la vérité est sur mes lèvres comme dans mon cœur. Qui osera jurer sur son image que ma parole est un mensonge ?

JEANNE, se levant. Moi !... (elle étend la main sur la croix) je le jure !...

Elle passe près du roi. Raoul lève aussi le bras ; mais il est devancé par Jeanne.

BAUDOIN, avec désespoir. Oh !... sire, ne l'écoutez pas, ne croyez point à ce qu'elle a osé dire !... Une fille renier son père, cela est affreux, n'est-ce pas ?... Tenez, sire, enlevez-moi mon nom, mon pouvoir ; mais ne forcez pas mon enfant à me renier, c'est trop horrible !... car maintenant je serai donc aussi forcé de dire : Ce n'est pas ma fille, ce n'est pas mon sang ! Je n'ai qu'une fille, messeigneurs, elle s'appelle Marguerite, et je n'en ai point qui s'appelle Jeanne... Oh ! la douce Marguerite, elle n'est point ici, peut-être prisonnière. Celle-là, elle me reconnaîtrait, me presserait dans ses bras, mêlerait ses larmes aux miennes. Elle n'avait que huit ans pourtant, quand je partis ; mais déjà, elle avait un cœur pour aimer son père !...

elle n'oserait pas dire, elle, à son père : Tu mens ! (*Avec force.*) Sire, je vous demande pourquoi l'on n'a pas amené Marguerite à Péronne !... Je veux la voir... vous ne pouvez pas me refuser cette grâce, sire, car vous êtes juste, et c'est mon droit.

LOUIS. Comtesse Jeanne, répondez.

JEANNE. Hélas ! sire, la malheureuse enfant vient d'être saisie d'un mal subit, qui fait craindre pour ses jours. Le comte de Namur, son tuteur, auprès de qui elle est maintenant... me maude même que sa raison est affaiblie. Voici la lettre du comte de Namur.

Elle présente la lettre au roi.

LOUIS, *après avoir lu*. En effet, le noble comte assure que sa pupille est hors d'état de se rendre à Péronne, et que sa folie augmente à chaque instant. (*A un officier.*) Montrez l'écrit à cet homme.

BAUDOIN, *le repoussant*. Eh ! qu'est-il besoin que j'elise, sire ? ne voilà-t-il pas le scing et les armes d'Antoine Lyderick, comte de Namur, mon loyal cousin ; celui-là même qui deux fois a tenté de m'enlever la couronne de Flandre, et qui maintenant, pour prix de sa nouvelle trahison, espère sans doute la partager avec ma coupable fille ? (*Élevant la voix.*) Je vous le demande encore une fois, sire, je vous le demande devant tous ces nobles seigneurs ; ordonnez que Marguerite se rende à Péronne ; je vous en supplie à genoux.

Il s'agenouille devant le roi.

LOUIS. Nous ne pouvons satisfaire à votre désir : notre cour de justice doit être levée aujourd'hui même.

Murmures.

JEANNE, *avec joie*. Il est perdu.

SCENE II.

LES MÊMES, SIRE HUBERT, UN OFFICIER du Roi.

L'OFFICIER. Place ! place à l'envoyé de noble damoiselle Marguerite de Flandre !

LOUIS. Qui ose ainsi ?...

HUBERT, *aux pieds du roi*. Sire, excusez la témérité d'un vieillard. Je viens de Namur, accompagnant l'illustre Marguerite de Flandre, qui implore de vous, par ma voix, l'honneur d'être admise en votre présence... Elle attend.

Hésitation. Louis VIII semble se consulter avec l'évêque de Beauvais et le cardinal romain. Long silence.

LOUIS, *à l'officier*. Qu'on l'introduise...

(*A Baudoin.*) Vous, retenez bieu l'ordre que je vais vous donner... que pas un mot ne sorte de votre bouche avant que je ue l'aie interrogée moi-même.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

Quand elle entre, Baudoin est tourné de manière à ce qu'elle ne le voie pas. Une vive agitation se peint sur sa figure.

MARGUERITE. Sire, le loyal Hubert m'a dit que le comte Baudoin n'était pas mort, qu'il était dans votre cour... Oh ! je suis vite partie pour le voir... montrez-le-moi, montrez-le-moi !

LOUIS, *lui désignant Baudoin*. Regardez cet homme. (*Marguerite s'avance vivement lorsque Baudoin se tourne de son côté ; puis elle s'arrête.*) Regardez-le bien ; c'est lui qui prétend être le comte Baudoin, votre père ?...

MARGUERITE, *s'avançant vivement et le regardant fixement*. Lui !...

LOUIS. Le reconnaissez-vous ?

MARGUERITE, *vivement*. Attendre !...

Elle continue à le regarder et passe sa main sur son front.

LOUIS. Soyez sans crainte et parlez avec franchise. Le reconnaissez-vous ?

MARGUERITE, *avec abattement*. Non !...

Mouvement général. Satisfaction de Jeanne et de Raoul.

BAUDOIN, *avec douleur et après un long silence*. Sire, voulez-vous me permettre d'adresser quelques questions à la jeune Marguerite ? (*Signe d'assentiment du roi.*) Approche-toi, chère enfant... ici... plus près... et auparavant laisse mes regards avides se rassasier du bonheur de te contempler : laisse-moi chercher sur ta douce figure la trace des traits de ton enfance... Oui, voilà bien ce calme pur, cette simplicité naïve de tes premières années... Approche-toi encore, chère enfant...

Ici Baudoin s'arrête, épuisé par son émotion.

MARGUERITE, *à elle-même*. Comme le son de sa voix m'émeut !...

BAUDOIN. Maintenant, écoute ; ce n'est pas, ainsi que tu saurais, l'ambition qui te fait me méconnaître... tu es bonne, sensible... et tu aimais ton malheureux père... tu le pleures, toi, tu le pleures toujours !...

MARGUERITE. Oh ! je donnerais ma vie pour qu'il nous fût rendu !

BAUDOIN. Mais tu étais si jeune quand je te quittai... puis, je suis si changé par

l'infortune... ta mémoire te servira mieux peut-être... Voyons, ma Marguerite... recueille bien tes souvenirs et réponds-moi. (*Après un moment de silence.*) Te rappelles-tu ta pauvre mère?...

MARGUERITE. Oui... il me semble qu'elle est là... devant moi... parlez-moi de ma mère... elle était si bonne!...

BAUDOIN. Te rappelles-tu que chaque soir, avant de s'endormir, elle se prosternait avec toi au pied d'un simple autel de chêne surmonté d'un crucifix, et qu'elle te disait, en te montrant un noble gentilhomme à cheveux blancs : « Invoque le ciel, Marguerite, demande-lui sa bénédiction pour ton père. »

MARGUERITE. Oui, oui... je me rappelle cela aussi.

BAUDOIN. Et la mort de cette femme angélique, tu ne l'as pas oubliée non plus, Marguerite?... c'était à une époque peu éloignée de mon départ pour la croisade... tu n'as pas oublié les longues heures de souffrance qu'elle a passées. A côté de son lit de douleur, chaque nuit voyait deux êtres qu'elle chérissait, agenouillés et en prières, l'un un vieillard, l'autre une jeune fille... Tu n'as pas oublié, quand elle eut rendu le dernier soupir, qu'elle fut placée, le visage rayonnant et calme, au milieu de la grande salle du palais de Lille; à côté de son lit, chaque nuit qui a précédé ses funérailles vit encore deux êtres qui la chérissaient agenouillés et en prières... les mêmes... la jeune fille et le vieillard!

MARGUERITE. Le vieillard... c'était mon père!

BAUDOIN. Et la jeune fille, c'était toi... nous la conduisîmes à la demeure éternelle où dorment mes aïeux... le cœur brisé, j'implorai des consolations de Dieu : il m'inspira la guerre sainte, où coula tant de sang chrétien... il fallut me séparer de toi... Au moment de m'éloigner, je te pris dans mes bras!... « O chère petite Marguerite, te dis-je en sanglotant, je t'abandonne faible et orpheline dans ce monde méchant et corrompu. » Et je te couvris de mes baisers et de mes larmes... et j'ajoutai, en approchant ton frais et joli visage de mon visage cicatrisé : « Regarde-moi bien, ma Marguerite, afin de me reconnaître quand je reviendrai. »

MARGUERITE, qui a été vivement émue par ces paroles. Oh! mes souvenirs se réveillent à présent... j'étais là quand il revêtit son armure de chevalier. Je la sou-

levai de mes mains débilés cette riche armure qui étincelait d'acier et d'or, et je la traînai à ses pieds en souriant.

BAUDOIN. C'est toi qui voulus attacher à ma ceinture cette lourde épée... (*montrant son épée portée par un page*) que voilà.

MARGUERITE. Et quand il s'élança, entouré de ses vassaux, sur son noble coursier, tout enlaidi de fer, c'est moi qui me baissai jusqu'à terre pour tenir l'étrier à mon seigneur.

BAUDOIN. Puis je te donnai un baiser d'adieu sur le front.

MARGUERITE. C'est vrai.

BAUDOIN. Puis je détachai de mon cou une croix de diamans, présent de ta mère, et je la passai au tien en pleurant.

MARGUERITE. La voilà!

BAUDOIN. Puis, quand mon coursier m'eut emporté... loin... bien loin de toi... jeme retournai et je t'aperçus... à la même place, à genoux et les yeux levés vers le ciel...

MARGUERITE, avec un cri, se jetant dans ses bras. Mon père!... oh! mon père!...

BAUDOIN, la pressant sur son cœur. Ah! je savais bien, moi, que Marguerite me reconnaîtrait!

MARGUERITE, allant au roi. Oui, oui, c'est mon père!... c'est le comte Baudoin, je le reconnais. Voyez, messeigneurs, voyez, sire, une fille ne pleurerait pas ainsi sur un étranger... Oh! la voix de la nature ne trompe jamais!... il y a au fond de l'âme un sentiment muet, qui parle enfin... un cri étouffé qui s'exhale; et ce sentiment, il a parlé, et ce cri, il a retenti à votre oreille, quand je vous ai dit : C'est mon père!

JEANNE, avec une rage concentrée. Sire, écoutez-moi à mon tour!... Certes, l'adresse de cet homme ne peut s'égalier qu'à son audace... j'admire avec quel art il a réveillé dans une jeune tête ardente des souvenirs confus... des souvenirs de quinze années, qu'un autre eût pu réveiller comme lui. Sont-ce là les preuves qu'il apporte pour qu'on lui donne le titre de comte de Flandre?... Il évoque l'ombre de ma mère; il la traîne devant vous, pâle et enveloppée de son funèbre linceul; il prend par la main une pauvre fille et la conduit auprès de son cadavre!... puis, qui a amené Marguerite à Péronne?... sire Hubert de Courtray, vassal rebelle dont j'aurais dû faire tomber la tête sur l'échafaud; sire Hubert de Courtray qui a imposé le mensonge à ma sœur pour servir ses projets ambitieux; sire Hubert de Courtray qui savait bien que la raison affaiblie de Mar-

guerite ne résisterait pas à des émotions si violentes... Ah! sire, vous ferez acte de bonne et loyale justice en condamnant l'imposteur.

LOUIS, à ses seigneurs. Venez, messeigneurs, j'ai besoin de m'entourer de vos avis. (*Ils se consultent. Pendant ce temps une vive agitation règne dans l'assemblée.* Silence! *Le roi se lève.*) En conscience, et après avoir consulté monseigneur l'évêque de Beauvais et monseigneur le cardinal romain, nous déclarons n'être pas assez éclairé pour rendre notre jugement.

JEANNE. Eh bien! puisque le jugement du roi de France me défaut, je réclame le jugement de Dieu.

LOUIS, après s'être consulté de nouveau avec ses seigneurs. Nous accordons le combat au jugement de Dieu.

On ouvre les rideaux du fond. A gauche, les murs de Péronne; à droite, les barrières et l'entrée du champ-clos. Au fond, une croix de pierre, un autel improvisé sur lequel sont les armes des champions. A l'entrée du champ-clos, le bonreau, à qui appartiendra le vaincu. Dans le fond, foule de peuple; sur une estrade, seigneurs et juges du combat.

L'ÉVÊQUE, à un héraut. Appelez!

LE HÉRAUT, se tournant vers les seigneurs. Qui s'offre à être le chevalier de la comtesse Jeanne au jugement de Dieu?

Silence.

RAOUL, se levant. Moi, sire Raoul de Mauléon!

LE HÉRAUT, au peuple. Qui veut combattre pour le prétendu comte Baudoin?

TOUS. Moi! moi!

BAUDOIN, se retournant. Fidèles serviteurs!

Pierre de Lacy perce la foule et vient se placer devant le roi.

SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE DE LACY, LE COMTE DE VILLARCY.

PIERRE DE LACY. Monseigneur le roi, je vous en conjure, laissez-moi combattre pour mon vieux maître!

LOUIS. Quoi!

PIERRE DE LACY. Moi aussi, je suis chevalier. Depuis long-temps le comte Baudoin a promis de me récompenser; eh bien! que ce soit là ma récompense.

LOUIS. Mais qui t'a dit que cet homme fût le comte Baudoin?

PIERRE DE LACY. Vous allez voir si c'est le comte Baudoin! (*A Baudoin.*) Monseigneur?

BAUDOIN. Pierre de Lacy, qui m'assuré la vie dans trois combats, qui prenais pour toi les coups qui m'étaient destinés? Tu as été blessé pour moi à Courtray, à Nice, à Constantinople, et d'aus d'autres guerres encore. Je t'ai fait ainsi douze blessures.

PIERRE DE LACY, montrant sa poitrine. Elles sont là.

BAUDOIN. Laissé pour mort, je t'ai enlevé du champ de bataille sur mes épaules, j'espérais te rendre à la vie. Digne serviteur, je remets ma cause entre tes mains.

PIERRE DE LACY. Merci!... (*Au roi.*) Sire, vous consentez?

LOUIS. Qu'il vous soit fait selon que vous l'avez voulu. (*S'adressant à un seigneur.*) Comte de Villarcy, que nous avons nommé maréchal du camp dans cette cause solennelle, tout a-t-il été préparé suivant l'usage pour le champ-clos?

VILLARCY, s'inclinant. Oui, sire!

LOUIS. Combattans des deux causes, vous déclarez devant Dieu, devant votre roi et tous les plus nobles seigneurs des pays de Flandre et de France, que vous n'avez fait usage d'aucuns charmes ni sortilèges.

TOUS LES DEUX. Nous le jurons.

LOUIS. Vous jurez de combattre en votre ame et conscience pour la cause de la vérité.

TOUS LES DEUX. Nous le jurons.

LOUIS. Eh bien! que l'esprit de Dieu vous éclaire, et que sa force descende en vous. Parrains des deux champions, présentez les armes bénites. (*Ici deux seigneurs s'avancent et donnent à chacun des combattans une lance, une épée, un poignard, puis les prennent par la main.*) Nobles juges du combat, donnez le signal. Quant à nous, seigneurs et chevaliers, attendons avec confiance l'issue qui doit nous révéler la volonté de Dieu!

Les juges du camp s'avancent, les champions les suivent, conduits par leurs parrains. Les fanfares se font entendre. Un héraut rend compte du combat.

LE HÉRAUT. Les lances sont brisées!... combat à pied et à l'épée!... les épées brisées! combat de piès et au poignard!

Anxiété de toute la cour.

BAUDOIN. Mon Dieu! protége mon vieux compagnon d'armes!

MARGUERITE. Espérez, mon père, Dieu ne nous abandonnera pas.

En ce moment on voit les deux combattans. De Lacy revient à mi-scène et y est terrassé. Les seigneurs s'élancent sur Raoul.

LOUIS, *se levant*. Respect au jugement de Dieu!

RAOUL. Au nom de Dieu qui nous écoute, jure que tu as combattu pour un imposteur!

PIERRE DE LACY, *mourant*. Au nom de Dieu, devant qui je vais paraître... je le jure, je meurs... pour le véritable... Baudoin, comte de Flandre.

Il expire.

RAOUL, *le poignardant*. Meurs donc!

BAUDOIN, *pleurant*. Adieu, bon et fidèle serviteur, va dire à Dieu leurs mépris et mes larmes, dans peu j'irai continuer ta parole.

LOUIS, *avec colère*. Silence, vous qui soutenez si impudemment le mensonge. Nous vous accordons la vie, pour tenir notre promesse royale; mais nous vous déclarons félon et imposteur et vous défendons de remettre jamais le pied sur la terre de Flandre. Tel est l'arrêt de Louis VIII, roi de France, confirmé par Dieu même.

Murmures parmi les seigneurs flamands.

TOUTE LA COUR ET LE PEUPLE. Vive le roi Louis VIII!

LOUIS, *à un officier*. Que l'on conduise cet homme, sous bonne escorte, hors du royaume de France.

MARGUERITE, *se jetant aux pieds du roi*. Laissez-le-moi, sire!... oh!... laissez-le-moi, je vous en supplie... il est proscrit; s'il faut qu'il mendie un asile, eh bien, que je puisse l'accompagner... voyez, sire! voyez; il est vieux, il est affaibli par tout le sang qu'il a versé! un guide lui est nécessaire en exil, il a besoin d'un ami qui aille frapper à la porte des chaumières pour implorer l'hospitalité... je serai tout cela pour lui, moi!... Oh! ne me séparez pas du pauvre vicillard... laissez-le-moi! laissez-le-moi!

LOUIS. Nous vous accordons cette grâce, jeune fille. (*Mouvement d'attendrissement général. A sa cour.*) Que tous nous suivent, sires chevaliers.

Le roi sort suivi de toute sa cour, aux acclamations du peuple. Les seigneurs flamands font une fausse sortie, et reviennent.

SCENE V.

LES MÊMES, BAUDOIN, *appuyé sur sa fille*.

BAUDOIN. Adieu, mes amis, adieu!

HUBERT. Nous ne vous laisserons point partir, comte... Dieu vous a donné à la Flandre pour seigneur bien-aimé, il n'appartient point au roi de France de détruire l'œuvre de Dieu! Si vous vous refusez à nos prières, notre dévouement deviendra violence! nous vous placerons au milieu de nous, nous vous placerons sur nos épaules comme notre saint et glorieux drapeau.

BAUDOIN. Vous le voulez? Eh bien! sur le corps de ce brave mort pour ma cause; promettez-vous de me suivre jusqu'au bout?

TOUS. Nous le jurons!

BAUDOIN. Vous jurez de verser comme lui jusqu'à la dernière goutte de votre sang?

TOUS. Nous le jurons!

BAUDOIN, *prenant son casque dont il se couvre la tête et son épée*. Eh bien! chevaliers, aux armes! et vive la Flandre!

TOUS. Vive le comte Baudoin!

Tous ont l'épée nue levée sur le corps de Pierre Laev, lequel est couvert du manteau de pourpre de Baudoin.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un cachot circulaire. Baudoin dort sur de la paille, enchaîné par le corps à la colonne qui s'élève au milieu du cachot. Une lampe suspendue éclaire faiblement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, BAUDOIN.

Elle entre doucement et donne aux gardes sa chaîne d'or en leur disant :

MARGUERITE. Tenez ! quand vous donnerez le signal, je sortirai. *(Elle s'avance lentement, une petite lampe d'argent à la main ; puis, après avoir regardé quelque temps Baudoin en silence et levant les yeux au ciel :)* Mon Dieu ! sauve mon père !... *(Elle le regarde encore.)* Quelle puissance dans ses cheveux blancs ! quelle sainte auréole !... comment oser outrager un si beau vieillard ? *(Elle tombe à genoux.)* Vois, mon Dieu, les traces que la douleur a laissées sur son visage ! N'a-t-il point assez souffert ? Eh bien ! s'il te faut une victime, reporte sur ma tête tous les maux qui pèsent sur la sienne !... mais épargne sa vieillesse, et chaque jour de ma vie je l'emploierai à te bénir !

BAUDOIN, rêvant. Jeanne !

MARGUERITE. Il rêve !

BAUDOIN. Jeanne ! ma fille !

MARGUERITE. Il l'aime toujours... il l'appelle sa fille... et il ne pense pas à moi... Je l'ai pourtant bien aimé, bien pleuré, tandis qu'elle... oh ! c'est affreux à penser, que l'on préfère l'enfant dénaturé à celui qui n'a jamais eu que respect, reconnaissance, amour ; oh ! c'est affreux à penser !

BAUDOIN. Jeanne !

MARGUERITE. Ne l'appelle pas, Jeanne ! elle viendra bien assez tôt. *(Courant à son père et s'agenouillant.)* Mon père, mais c'est moi qui suis votre fille.

BAUDOIN, s'éveillant. Oui, oui... ma fille chérie... mais je rêvais, etc'était l'autre que je croyais voir à mes pieds.

MARGUERITE. Vous l'aimez donc mieux que la pauvre Marguerite ?

BAUDOIN. Oh non ! le ciel m'en est témoin... Mais tu ne sais pas, toi, combien sont douces pour un père les larmes d'un enfant coupable, quand c'est le repentir qui le ramène !... Il me semblait qu'elle était là, près de moi, à la place où tu es,

me disant : Mon père, pardonnez-moi !... oui, j'ai cru entendre : Pardonnez-moi !

MARGUERITE. C'était moi qui priais pour vous, mon père ! moi qui depuis le jour fatal où vous êtes tombé sanglant sur le champ de bataille, avais perdu l'espérance de vous revoir.

BAUDOIN. Affreux souvenir que tu viens de réveiller au fond de mon âme !... Oui, j'ai été vaincu dans une lutte criminelle... horrible mêlée où retentissaient des cris de rage et de mort, où l'enfant montrait aux glaives la poitrine nue de son père, où mes braves chevaliers de Flandre tombaient en me couvrant de leurs corps, où ma bannière a été brisée !

MARGUERITE, avec force. Non pas brisée, mon père... car la voilà maintenant qui se relève.

BAUDOIN. Que dis-tu ?

MARGUERITE. Écoutez, écoutez, et regardez-moi, mon père. Voyez ces habits qui me couvrent, ces habits de deuil que j'ai juré de ne quitter que quand vous serez libre. L'héritière des nobles comtes de Flandre a rejeté la magnifique parure des suzeraines pour l'humble vêtement du pauvre et du proscrit, parce qu'elle voulait unir le pauvre et le proscrit à sa cause ; elle a fui le palais des rois, où l'on vous trahit, pour aller frapper à la porte des chaumières où l'on vous aime. Depuis que vous êtes dans les fers, pas un jour, pas une heure ne s'est écoulée sans que sa voix n'ait fait retentir un appel aux armes, pas un cœur fidèle et dévoué ne s'est rencontré sur le chemin de la pèlerine, sans qu'elle ne l'ait rempli de l'ardeur qui brûle le sien : il faut que Dieu ait prêté bien de la force à sa parole et ait donné bien de la persuasion à ses larmes, car, en ce moment même, mon père, sur toute l'étendue de ce vaste pays, il n'y a pas un homme qui ne se lève, pas une épée qui ne soit prête à sortir du fourreau : la Flandre sera debout quand je lui crierai : Lève-toi ! et ce cri, les murailles de votre cachot vous l'envoieront demain, mon père, demain, à la sixième heure du jour.

BAUDOIN. Demain .. je pourrais encore

revoir la lumière du ciel! ces chaînes si pesantes ne chargeraient plus les mains du vieillard!

MARGUERITE. Votre Marguerite viendra les détacher!

BAUDOIN. Et Jeanne? sa vie ne court-elle aucun danger? Ah! je ne veux pas de ma liberté au prix de son sang, Marguerite! ce serait lui payer trop cher.

MARGUERITE, après une pause. Silence! J'ai cru entendre marcher dans ce passage souterrain.

BAUDOIN. C'est un des gardes de ma prison, sans doute.

MARGUERITE, écoutant toujours. Non... ils ne viennent point par là... attendez! (Elle va vers l'endroit où le bruit s'est fait entendre et touche la muraille.) On marche, il doit y avoir une porte là! (Revenant vers Baudoin.) Il faut me cacher, mon père!

BAUDOIN. Fuis, fuis, ils te tueraient aussi!

MARGUERITE. Derrière vos chaînes.

BAUDOIN. Non, non, va-t'en!

MARGUERITE. Oh! je ne vous abandonnerai pas!

Elle s'en va par la droite, par où elle était entrée.

SCENE II.

LES MÊMES, JEANNE, BURG.

Une porte secrète s'ouvre à gauche : Jeanne paraît avec Burg, qui tient une torche à la main et qui se retire au dehors.

JEANNE. Reste ici, Burg, et que personne n'approche. (La porte se referme. Elle s'avance près de son père.) Baudoin!

BAUDOIN, tressaillant. Viens-tu insulter à ma douleur?

JEANNE. Non.

BAUDOIN. C'est donc la malédiction d'un père que tu cherches?

JEANNE, avec amertume. Tu n'oserais pas me la donner.

BAUDOIN. Malheureuse!

JEANNE. Qu'importe d'ailleurs la malédiction d'un père à celle qui est maudite de Dieu?

BAUDOIN. Alors, c'est la mort que tu m'apportes?

JEANNE. La vie!

BAUDOIN. Tu railles, Jeanne!

JEANNE. Je dis vrai.

BAUDOIN. Mon Dieu, donne-moi la force d'espérer.

JEANNE. Je viens t'offrir un moyen de salut.

BAUDOIN. J'écoute.

JEANNE. Tu m'accuses, vieillard, tu as raison, je suis une grande coupable.

BAUDOIN, avec joie. Ah!

JEANNE. Mais toi aussi, n'as-tu pas été bien imprudent?

BAUDOIN. Comment?

JEANNE. Tu connaissais Jeanne! tu savais que, pour avoir la puissance, elle n'avait reculé ni devant la haine de ses vassaux, ni devant toute espèce de souffrances, et tu as cru qu'en venant prononcer le mot père, elle allait sur-le-champ descendre du trône, et se courber devant toi! Folie que tout cela!

BAUDOIN. Oh! je m'étais trompé.

JEANNE. Mais, lors même que je l'aurais voulu, cela n'était pas en mon pouvoir.

BAUDOIN. Quoi!

JEANNE. Suis-je seule, dis-moi, depuis dix ans, à commettre le crime? suis-je seule à en recueillir les fruits?

BAUDOIN. Ah! je te comprends! Raoul!

JEANNE. Si encore tu m'avais préparée à ce sacrifice, si j'avais su que tu existais toujours?... peut-être... Mais t'avoir cru mort depuis quinze ans, n'avoir nourri depuis ce temps qu'une seule idée; avoir livré pour la réaliser mon corps aux dangers, mon âme à la damnation; et puis, au moment où j'ai le plus soif de vengeance et de pouvoir, t'entendre me dire à la face de toute la Flandre : Rends-moi ce titre et ce pouvoir! jamais, vois-tu; l'enfer plutôt! Nous nous sommes engagés dans un duel solennel où la couronne de comte est au vainqueur et la mort au vaincu! A moi la couronne! à toi la mort!

BAUDOIN. L'arrêt du roi de France et ta victoire ne t'ont donc pas suffi?

JEANNE. Ma sûreté veut d'autres garanties.

BAUDOIN. Comment un vieillard brisé par les années pourrait-il la compromettre?

JEANNE. Ce vieillard brisé par les années m'a disputé le trône les armes à la main.

BAUDOIN. Ah! non, ce n'était pas le trône que je voulais.

JEANNE. Quoi! tu aurais quitté la Flandre? tu aurais renoncé à tes droits?

BAUDOIN. Mes droits! le trône!... c'est une fille qu'il me faut.

JEANNE, après une pause. Eh bien! je puis te la rendre.

BAUDOIN. Me rendre ma fille?

JEANNE. Avec une existence tranquille et heureuse.

BAUDOIN. Tu ne m'abuses pas encore?

JEANNE. Non, car toute criminelle que je suis, ta mort, vois-tu, me fait horreur! (Se jetant à ses pieds.) Oh! tu auras pitié de moi, mon père, tu ne voudras pas que

sur ces mains qui pressent les tiennes, il y ait du sang... non, non, tu sauveras Jeanne d'elle-même. Tu comprendras qu'il lui serait impossible de quitter le pouvoir aujourd'hui, car les haines veillent à ses côtés, les vengeances du peuple l'attendent, son complice ordonne, et la Flandre, la Flandre insulterait à sa chute avec impunité... Regarde, je suis là, à tes genoux, humiliée, soumise, repentante! mon père, sauve-moi, pardonne-moi!

BAUDOIN. Que veux-tu donc?

JEANNE, tirant un parchemin de son sein, le lui présente en tremblant. Signe sur ce parchemin que tu n'es pas le comte Baudoin.

BAUDOIN. Signer que je suis un imposteur!

JEANNE. Je te conduirai moi-même vers un asile sûr, où mon amour veillera sur toi.

BAUDOIN. O mon Dieu!

JEANNE. Puis, plus tard, tu reviendras auprès de Jeanne; tu ne vivras que pour elle; je te chérirai, je chasserai de ta mémoire, à force de soins et de tendresse, le souvenir de tes malheurs!

BAUDOIN. Impie, veux-tu laisser enfin la justice du ciel!

JEANNE, se relevant. Je veux qu'il n'y ait personne entre le comté de Flandre et moi... pas même mon père!

BAUDOIN. Et pour cela, Jeanne, tu as besoin de l'exil de ton père... ou de son sang, n'est-ce pas? pour cela, tu ne reculeras devant rien... (se levant avec exaltation) pas même devant le parricide?

JEANNE, avec terreur. Ah!...

BAUDOIN, la saisissant par la main. Commets-le donc!... puisque c'est le seul moyen qui te reste; sur les degrés de ce trône où tu veux t'asseoir, il y a le corps d'un vieillard! change ce corps en cadavre, et tu le repousseras du pied ensuite! Crains-tu que la victime ne se débâte contre le bourreau?... Oh! regarde ces yeux éteints, cette face livide et amaigrie; regarde ce spectre pâle et sans force qui se dresse devant toi du fond de sa tombe. Nous sommes seuls ici, ces murs sont épais, les cris du meurtre se perdront sous ces sombres voûtes... Allons, prends ce poignard caché dans ton sein, Jeanne, enlaidis ta main qui tremble encore, appelle l'enfer à ton secours, et assassine ton père... tu seras comtesse de Flandre.

JEANNE. Oh! tais-toi, tais-toi!

BAUDOIN. Qu'est-ce qu'un crime, quand il est payé par une couronne? Tu seras comtesse de Flandre! tu auras ôté la vie à ce-

lui qui t'as donné la vie; tu auras appelé sur ta tête l'épouvante des hommes et l'anathème de Dieu; mais tu seras comtesse de Flandre! Peut-être, dans tes nuits sans sommeil, quand sonnera cette heure funèbre où se sera accomplie ton œuvre de damnation; peut-être verras-tu l'ombre de ton père se présenter menaçante et muette à tes regards! mais tu seras comtesse de Flandre... Tes chevaliers t'entoureront en pliant le genou devant toi, ta cour sera brillante et somptueuse; moi-même, j'irai te saluer comme ma souveraine, et si la pourpre de ton manteau a pâli, je l'approcherai de ma blessure, et j'en ranimerais l'éclat avec mon sang!

JEANNE, appelant avec terreur. Burg! à moi! à moi!

Elle fait un effort désespéré et tombe à genoux.

BAUDOIN, se rejetant sur la paille de son cachot. Oui, oui, tu as raison... charge du crime une main plus sûre que la tienne, car tout-à-l'heure je l'ai sentie trembler!

JEANNE, à elle-même. Je ne resterai pas un moment de plus en ces lieux. (Se relevant; à Baudoin.) Baudoin, il est temps encore de te sauver: écoute bien ceci: (montrant la petite porte) quand cette porte se sera refermée sur toi... penses-y, elle ne se rouvrira plus.

BAUDOIN. Fuis donc!... oh! ta présence est plus cruelle que la mort.

JEANNE. Tu le veux, je pars!... que ton sang et celui de ta Marguerite retombent sur toi.

BAUDOIN, se soulevant, avec prière et désespoir. Le sang de Marguerite... oh! tu ne le verseras pas!

JEANNE. N'a-t-elle point partagé ta révolte? depuis ta défaite, n'est-ce pas elle qui appelle la Flandre aux armes contre moi? Ses jours sont comptés, te dis-je...

BAUDOIN. Par bonheur, elle n'est pas en ton pouvoir.

JEANNE, souriant. Oh! l'on ne trompe pas facilement la vigilance de Jeanne, elle a reparu aujourd'hui dans Lille, ta Marguerite, et demain je l'enverrai pleurer avec toi... Adieu!

BAUDOIN. Attends, attends... ne t'en-va pas!

JEANNE, s'approchant. Les heures s'écoulent vite, Baudoin, décide-toi!

BAUDOIN. Eh bien! donne, donne, je vais signer.

MARGUERITE, entrant et se précipitant dans les bras de son père. Ne signez pas, mon père!

JEANNE, *avec rage*. Marguerite!

MARGUERITE. Mon père, plutôt la mort que le déshonneur!

BAUDOIN, *la pressant dans ses bras*. Oui, tu es mon ange! (*A Jeanne*.) Tu peux partir maintenant.

JEANNE. Malheur à toi, Marguerite! malheur à tous deux!

MARGUERITE. Ferme sur moi les portes de tes cachots, entoure-les de tes gardes, mon père et moi en sortirons, songes-y bien.

JEANNE, *après une pause*. J'y songerai... (*Revenant à Baudoin*.) Tu persistes, vieillard!... soit donc!... que notre destinée s'accomplisse à tous les trois!... tu m'explorerais à présent qu'il serait trop tard!

Je redeviens la comtesse Jeanne. (*Elle va vers la porte. On entend au dehors un bruit de marteaux.*) Entends-tu? c'est l'échafaud qui sort de son sommeil; il va se dresser dans l'ombre, demain il sera debout... à demain!

MARGUERITE. Ah!

Elle tombe sur le sein de son père.

BAUDOIN, *embrassant Marguerite*. Sois bénie, mon enfant. (*D'une voix forte.*) Jeanne, je te maudis!

Jeanne tombe contre la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grande salle du palais de la comtesse, comme au premier acte. Crépuscule du soir. A la droite du spectateur, une table, sur laquelle se trouvent un sablier, des parchemins et le sceau du comte de Flandre. Au-dessus de la porte, les armes de Flandre, lion d'or au champ d'azur. Riches fauteuils blasonnés.

SCENE PREMIERE.

RAOUL, *étendant les mains*.

Loin de moi, terreurs de l'âme, vains fantômes de l'imagination!... loin de moi, idées de sang et de mort qui me poursuivez sans cesse!... Partout je crois entendre la voix du bohémien qui me crie: Tu mourras aujourd'hui avec la comtesse Jeanne!... Moi, mourir!... souillé de tant de forfaits et dont le dernier l'emporte encore sur tous les autres, le parricide!... car c'est moi qui, semblable à Satan, lui ai donné l'idée de le commettre; elle ne le commettra pas! tous les autres, quelque grands qu'ils soient, meurtre, empoisonnement, adultère, peuvent être pardonnés de Dieu; mais le parricide!... Oh! je vais supplier Jeanne, je vais la conjurer de renoncer à son horrible dessein, et si elle me refuse, je romps le pacte et la fuis!... (*Il tombe abattu sur un fauteuil à droite.*) Comment finira cette sanglante journée? Oh! je ne savais pas que le remords fit tant souffrir.

Il se cache la figure dans ses mains.

SCENE II.

RAOUL, JEANNE.

JEANNE, *s'approchant doucement de Raoul*. A quoi donc pense si profondément le noble chevalier Raoul de Mauléon?

RAOUL, *relevant lentement la tête*. Je pensais que tôt ou tard arrive un moment où le meurtre paraît bien horrible à celui qui l'a commis.

JEANNE. Sire Raoul pensait cela?

RAOUL. Je pensais aussi que, ce moment arrivé, ceux qui n'ont rien à craindre des hommes ont beaucoup à craindre de Dieu, n'est-ce pas, Jeanne?

JEANNE. Si c'est pour moi que tu parles ainsi, Raoul, tu te trompes: à l'heure de la mort, je me présenterai devant Dieu, le front haut et le cœur sans crainte; je répéterai devant lui ce que j'ose dire à toute la terre: Je suis Jeanne, comtesse de Flandre!... pourquoi m'as-tu fait Jeanne, comtesse de Flandre? Et d'ailleurs ce moment dont tu parles, il est bien loin de moi... jamais mon pouvoir ne fut plus

grand qu'aujourd'hui : je suis jeune , pleine de force, mes ennemis sont à mes pieds... le roi de France est mon allié... (*bas*) qui sait, avant peu mon époux peut-être, et alors...

Pendant ce temps, Jeanne marche et s'éloigne de Raoul ; celui-ci se lève, et, allant derrière elle, lui crie :

RAOUL. Cette nuit même, il n'y aura plus de comtesse Jeanne.

JEANNE, *se retournant*. Qui ose ?

RAOUL, Moi, Jeanne ! moi, qui t'aime, qui seul puis t'aimer ; moi, qui ne veux pas te voir mourir, et après ta mort te damner éternellement.

JEANNE. Sur mon ame, raillez-vous, sire Raoul ?

RAOUL. A cette heure les paroles doivent être graves.

JEANNE. Mais parle, explique-toi !

Elle s'assied.

RAOUL. Jeanne, me crois-tu brave ?

JEANNE. Je le crois, je le sais.

RAOUL. Ne m'as-tu pas vu cent fois affronter la mort sans pâlir ?

JEANNE. Je l'ai vu.

RAOUL. Et si l'on venait te dire maintenant : Sire Raoul de Mauléon a peur, croirais-tu que ce fût sans cause ?

JEANNE. Jamais.

RAOUL. Eh bien ! Jeanne, j'ai peur !

JEANNE. Toi ?

RAOUL. J'ai peur, et je tremble comme un lâche !

JEANNE. Peur de quoi ? parle donc !

RAOUL. Jeanne, depuis les longues années que dure notre vie d'amour et de sanglants mystères, depuis dix ans bientôt que chaque jour nouveau est un nouveau pas vers l'enfer, le remords est-il jamais parvenu jusqu'à toi ?

JEANNE, *d'une voix sourde*. Jamais !

RAOUL. Tant pis ! ou plutôt tant mieux ; car tu n'en connais pas les supplices, toi : tu n'entends pas au milieu de tes fêtes, dans le tumulte des camps, et jusque dans les folles joies de l'orgie, une voix qui te crie, comme à moi : Raoul ! qu'as-tu fait du sang de ta femme, du sang de ton enfant, du sang de ces milliers d'innocents qui ont assouvi tes ambitions et tes vengeances ? et au milieu des sombres nuits, dans ton palais doré, entourée de tes gardes, tu ne vois point apparaître les pâles figures de nos victimes ?

JEANNE, *se levant*. Mais avez-vous perdu l'esprit, sire Raoul ?

RAOUL. Non, Jeanne.

JEANNE. Est-ce que vous me croyez un faible enfant que l'on épouvante avec des

fantômes. (*Le prenant par le bras.*) Par l'enfer ! parlez, sire Raoul, qu'avez-vous vu ?

RAOUL. Oh ! c'est horrible ce que j'ai vu, Jeanne ! et tu vas rire, toi, cependant ; car ce n'est qu'un rêve ; n'importe, écoute. Je m'étais endormi cette nuit dernière, heureux, presque heureux, en pensant à nos projets d'ambition, qui, un par un, se réalisaient. J'eus un songe ! Nous étions tous deux les maîtres de la terre ; à nos pieds les peuples, dans la poussière, ne prononçaient nos deux noms qu'en tremblant ; et cependant notre ame, altérée de puissance, ne pouvait étancher sa soif : nos regards et nos pensées se tournaient sans cesse vers un trône d'or à demi voilé, dont l'éclat nous attirait en nous fascinant. Il était haut placé, ce trône ; et pour y arriver, il fallait marcher sur des degrés faits de têtes humaines. Nous y montâmes en nous tenant par la main. La dernière marche, horreur ! c'était la tête de ton père ! et à l'instant où tu y posas le pied, elle poussa un cri lamentable et terrible, qui fut répété par toutes les autres têtes. Elles criaient : *Mort aux parricides !* Alors, elles se dressèrent livides et menaçantes ; elles s'entrechoquèrent avec un épouvantable fracas ; nous tombâmes ; et en glissant sur ces degrés vivans, leurs dents acérées nous déchiraient ; leur sang enflammé nous brûlait, et nous roulâmes ainsi jusqu'au fond du précipice où nous disparûmes, toi la première, aux acclamations de toute la terre.

JEANNE, *troublée*. Assez, Raoul.

RAOUL. Haletant, baigné de sueur, je m'éveillai ; l'inflexible vision ressaisit sa proie : l'apparition, la même, revint tordre et déchirer mon ame ; trois fois j'en secouai les horreurs : l'aube seule la fit redescendre aux enfers ! J'appelai le vieil Ivon, je lui racontai ma nuit.

JEANNE. Et il t'a dit ?

RAOUL. Que pour nous, oh ! pour nous deux, Jeanne, c'était l'annonce d'une mort prochaine.

JEANNE, *frissonnant et à part*. Je tremblerais ! (*Haut.*) Et tu l'as cru, insensé ? Je ne le crois pas, moi ! Est-ce là tout ce que tu as vu, sire Raoul, tout ce que tu as entendu ?

RAOUL, *abattu*. Non ! Je sortis pour faire exécuter tes ordres : les agens de sire Hubert de Courtrai, ce favori du peuple, avaient répandu l'épouvante de la mort du comte Baudoin. Lui-même, Hubert, caché dans la ville, attendait l'heure de la révolte qu'il avait préparée. Aussi, par-

tout je vis le peuple sombre, mystérieux, menaçant! Les places s'emplissaient, les campagnes descendaient dans la ville, et sous les habits de chaque homme je devinais des armes. (*Il va à la fenêtre et tire la draperie.*) Tiens, regarde, Jeanne, cette mer lointaine de têtes, chaque tête est un combattant : voilà ce que j'ai vu. Puis la foule a grossi, leur audace s'est accrue ; autour de moi on osait regretter ton époux, on demandait hautement ton père, on maudissait ton nom, on maudissait le mien : voilà ce que j'ai entendu !

JEANNE. Et tu as tremblé, n'est-ce pas ? et tu t'es dit : Je raconterai cela à Jeanne ; puis elle tremblera comme moi !

RAOUL. Jeanne !

JEANNE. Vive Dieu ! messire, montrez que vous êtes toujours l'homme que j'ai choisi entre tous. Mettez-vous à la tête de mes gardes, paraissez dans cette place, et la vue seule des haliebais mettra en fuite ce vil troupeau de manans !

RAOUL. Je vais te prouver que je ne suis point un lâche ! Ecoute, Jeanne, quoi qu'il puisse arriver, je vais combattre, périr s'il le faut pour toi : la victoire ne peut manquer d'être à nous.

JEANNE. Sans doute.

RAOUL, hésitant. Alors pourquoi ?...

JEANNE. Pourquoi ?...

RAOUL. Faire périr ton père ?

JEANNE. Encore !

RAOUL. Un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.

JEANNE. Honte à moi qui croyais te connaître !

RAOUL. C'est ton père, enfui.

JEANNE. Pitié !

RAOUL. Une prison maintenant serait pour lui un tombeau.

JEANNE, irritée, lui montrant le sablier qui est presque épuisé. Ecoute, quand la poudre de ce sablier aura cessé de couler, cet homme ne sera plus.

RAOUL. Ta résolution est inébranlable ?

JEANNE. Je l'ai juré.

RAOUL. Eh bien ! moi, j'ai juré de rester pur du sang de ton père. Je vais combattre, Jeanne, à moi la mort peut-être ; mais à toi, oh ! à toi seule le parricide.

Il sort.

SCENE III.

JEANNE, seule

Ah ! tu trembles, sire Raoul, tu as des remords ? Tu ne veux plus être mon com-

plice, soit ; alors tu seras mon ennemi ; et tu devrais cependant savoir ce qu'il en coûte d'être l'ennemi de Jeanne. Ainsi cet homme serait moins coupable que moi ! c'est pour lui que j'ai commis ma première faute ; c'est lui qui m'a prise par la main et m'a conduite dans la route de l'enfer, et aujourd'hui il me crie : Arrête ! oh ! non, non ! (*Réfléchissant.*) D'ailleurs c'est lui qui m'y force !

Elle siffle. Burg paraît.

SCENE IV.

JEANNE, BURG.

JEANNE. Burg !

BURG. Que désire la noble comtesse de Flandre ?

JEANNE. L'aide de ton bras et de ton poignard, mon brave serviteur.

BURG. Dites.

JEANNE. Burg, tu as vu sortir tout-à-l'heure Raoul de Mauléon ?

BURG. Qui, ma souveraine.

JEANNE. Il est allé sur la place publique imposer silence à ce peuple qui m'outrage ; il faut que tu le suives.

BURG. (*Signe muet.*)

JEANNE. Il faut que tu t'attaches à ses pas, comme l'ombre s'attache au corps, que tu ne le quittes pas un seul instant.

BURG. (*Signe muet.*)

JEANNE. Il faut enfin que tu l'empêches de revenir ici.

BURG. Oui, ma souveraine.

JEANNE. Pars.

BURG. Un mot. Si votre garde française l'entoure et le défend ?

JEANNE. Tu as raison. (*Allant à une table et écrivant.*) « Ordre de mettre à mort sur-le-champ Raoul de Mauléon, » pour exactions et crime d'état. » Prends ceci. Va maintenant.

BURG. Ah ! j'oubliais, madame, de vous prévenir d'un secret important, que je viens de surprendre en me mêlant parmi le peuple ! A la sixième heure, c'est bientôt, le signal de la révolte doit être donné par votre sœur ; on n'agira que lorsqu'elle paraîtra à ce balcon !

JEANNE. Je le sais ; tout est prévu. Amène-la ici. (*Seule.*) Encore une ennemie, une accusatrice. (*Regardant son blason placé au-dessus de la porte.*) Oh ! mon blason ! mon blason ! que n'ai-je les dents et les griffes de ta lionne pour les déchirer tous !

On amène Marguerite.

SCENE V.

JEANNE, MARGUERITE.

JEANNE. Approche, Marguerite...

MARGUERITE. Que me veux-tu ?

JEANNE. Voici la sixième heure qui vient... (*La conduisant à la fenêtre.*) Regarde !...

MARGUERITE. L'échafaud !... O mon Dieu !... ne nous vengeras-tu pas ?...

JEANNE. Dieu !... chère, vain épouvantail !... dernière et inutile ressource du vaincu... Dieu !... tu disais aussi le peuple !... autre mot menaçant, mais qui n'éveille rien... Vois cette place, elle est remplie de peuple, et pas une voix, pas un cri ne s'élève ; ils savent tous qu'il faut trembler devant moi, et tu l'avais oublié, toi !...

MARGUERITE. Ah ! tu es maudite !...

JEANNE. Maudite !... et pourquoi ?... le sang qui va couler retombe sur ta tête et non sur la mienne... c'est toi, toi seule qui fais monter aujourd'hui ton père, le mien, sur l'échafaud ; il pouvait se sauver, ce matin encore, je le voulais, moi, et tu l'en as empêché... c'est donc toi qui l'auras fait mourir !...

MARGUERITE. Oh ! c'en est trop, mon Dieu !...

Tumulte sur la place publique.

DEUX VOIX, *lente*. Place à la justice de madame Jeanne, comtesse de Flandre !

UNE VOIX. Arrêt qui condamne à la hache le prétendu comte Baudoin convaincu d'imposture et de haute trahison.

DEUX VOIX, *lente*. Place à la justice de madame Jeanne, comtesse de Flandre !

Pendant cette lecture Jeanne et Marguerite sont restées immobiles et silencieuses. Jeanne entraîne Marguerite à la fenêtre.

JEANNE. Tiens, c'est le convoi qui s'avance ; vois-tu, Marguerite, que ma volonté est puissante.

MARGUERITE, se jetant à la fenêtre en criant : Mon père !... Flamands !... sauvez mon père !...

Tumulte.

JEANNE, l'arrachant de la fenêtre. Tais-toi !...

PEUPLE, criant. Vive le comte Baudoin ! vive le comte Baudoin !

MARGUERITE. Sauvez mon père !

JEANNE, l'arrachant de la fenêtre. Tu ne veux pas te taire ? eh bien !... (*Elle porte la main à son poignard. Marguerite fuit à**l'autre bout de la salle.*) Burg ! Burg ! à moi !

SCENE VI.

LES MÊMES, RAOUL, au lieu de Burg.

Marguerite s'enfuit en criant : Mon père !

RAOUL, se précipitant sur Jeanne. Arrête, Jeanne, tu te perds...

JEANNE. Comment ?

RAOUL. Entends-tu ?

JEANNE. Ces cris ?...

RAOUL. C'est le peuple...

JEANNE. Eh bien !... oui, le peuple... il est content, on lui donne un spectacle...

RAOUL. Il n'en a point assez.

JEANNE. Que veut-il donc encore ?

RAOUL. Ta tête et la mienne.

JEANNE. Es-tu fou ?

RAOUL. Ton père est délivré... le peuple est vainqueur.

JEANNE. Et mes gardes ?

RAOUL. Ils sont égorgés.

JEANNE. Mes portes d'airain ?

RAOUL. Brisées.

JEANNE. Oh !... et moi aussi, j'ai peur !

RAOUL. Rassure-toi pourtant, Jeanne, ainsi que tu l'as dit, tu n'as rien à craindre, seul je dois mourir...

JEANNE. Que veux-tu dire ?

RAOUL. Que ton père a demandé et obtenu la grâce de sa fille, que la tête de Raoul doit seule tomber...

JEANNE. Il se pourrait !...

PEUPLE, criant. Mort à Raoul !...

RAOUL. Ces cris de mort... t'annoncent la vérité.

JEANNE. Ne perds point l'espoir, Raoul, je ne t'abandonnerai pas.

RAOUL. Oui, j'ai compté sur toi.

JEANNE. J'ai du pouvoir sur mon père ; j'en userai pour obtenir ta grâce.

RAOUL. Ma grâce ! ah ! oui, comme tu avais chargé tout-à-l'heure Burg de me l'apporter.

JEANNE. Quoi ?

RAOUL. Le poignard que tu avais mis dans sa main pour me frapper, le voilà.

JEANNE. Peux-tu croire ?

RAOUL, la repoussant. Oh !... de toi je crois tout, Jeanne !... après avoir immolé ton père, tu pouvais bien assassiner ton amant !... Ainsi j'aurais dix ans partagé tes crimes et la haine qu'ils accumulaient sur toi, j'aurais uni mon nom au tien. Sous le même sceau de réprobation, j'aurais été pendant si long-temps le bras qui exécutait les crimes que concevait ta tête... Et, après tout cela, il m'aurait fallu

mourir sous ton poignard... et toi, vivre heureuse et tranquille?... Oh! non... même vie... même mort!..

JEANNE. Que veux-tu dire?

RAOUL. Écoute, entends-tu?... on monte le grand escalier du palais, on approche... c'est ton père qui les dirige, ton père qui défend tes jours, ton père redevenu le comte tout-puissant qui apporte, à toi le pardon, à moi la mort!...

JEANNE. Eh bien?...

RAOUL. Eh bien! il arrivera trop tard pour le pardon.

Il court aux portes et ferme le grand verrou.

JEANNE. Que veux-tu faire?

RAOUL. Mon premier acte de justice...

Il tire son poignard. Le peuple frappe aux portes.

JEANNE, *se jetant à genoux*. Grâce, Raoul!... grâce!...

RAOUL. Ah! oui, à genoux... prie Dieu, si tu l'oses!

JEANNE. Grâce...

RAOUL. Grâce!... il n'y aurait donc pas de Dieu au ciel!... et tu vois bien maintenant qu'il y en a un...

JEANNE. Mon père! mon père!...

RAOUL. Allons, tu ne me précèdes que de quelques instans.

Il la frappe. On ébranle les portes, Raoul va les ouvrir.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE COMTE BAUDOIN, SEIGNEURS, SOLDATS, PEUPLE.

TOUS, *se précipitant dans la salle*. Mort à Raoul!...

MARGUERITE. Il m'a sauvé la vie...

BAUDOIN, *avec douleur*. Il a tué mon enfant!...

RAOUL, *calme*. Vous ne pouviez la frapper: elle était votre fille, et vous ne pouviez lui pardonner; elle était JEANNE DE FLANDRE!

Tous se précipitent sur lui. Baudoin se jette sur le cadavre de Jeanne; Marguerite s'agenouille.
Tableau.

77587

FIN.